

Otto Wolff

Maladie et destin

Quel est le lien
entre ma maladie
et mon individualité?



Collection
Conscience
et Santé

Brochure n° 741

Traduit de l'allemand par Boris Vianin

Titre original: Krankheit als Schicksal

© 1994

gesundheit aktiv

anthroposophische heilkunst e.v.

Johannes-Kepler-Strasse 56

D-75378 Bad Liebenzell

Tél. + 49 7052 9301-0

Fax + 49 7052 9301-10

verein@gesundheitaktiv-heilkunst.de

www.gesundheitaktiv-heilkunst.de

Traduction française publiée

sous licence en Suisse par:

© 2008

anthrosana

Association pour une médecine

élargie par l'anthroposophie

Case postale 128

CH-4144 Arlesheim

Tél. + 41 61 701 15 14

Fax + 41 61 701 15 03

info@anthrosana.ch

www.anthrosana.ch

Diffusion en France:

Association de Patients de la Médecine

d'orientation Anthroposophique APMA

13 rue Gassendi, F-75014 Paris

Tél./Fax + 33 140 47 03 53

apma.france@wanadoo.fr

www.apma.fr

Dans cette brochure, le docteur Wolff se penche sur une question centrale que se posent presque tous les patients atteints d'une maladie grave et qui, bien souvent, se sentent laissés seuls dans leur tentative de trouver une réponse: «Pourquoi est-ce justement moi qui ai le cancer, un infarctus du myocarde ou le sida?»

Ce texte tente de répondre à l'angoisse des patients. Partant de l'explication courante des maladies, le docteur Wolff développe une pensée basée sur des phénomènes observables, qui aboutit à la compréhension de la maladie comme partie intégrante d'une biographie. L'horizon s'élargit jusqu'à embrasser l'idée de la réincarnation.

Cette brochure n'est pas destinée à une catégorie particulière de malades mais à tous ceux qui se posent des questions sérieuses sur le sens de la vie, de la souffrance et de la mort et qui s'efforcent de trouver une réponse.

Otto Wolff, docteur en médecine, né en 1921 à Glatz en Silésie. Après ses études, activité en clinique et recherche en biochimie. Puis ouverture d'un cabinet médical et pratique de la médecine scolaire. Durant de longues années participation à la recherche et au développement de médicaments.

Le docteur Wolff est l'auteur de nombreuses publications touchant divers domaines de la médecine. Il est aussi l'auteur principal de l'ouvrage standard de la médecine anthroposophique, F. Husemann/O. Wolff: La médecine à l'image de l'homme, Paris 1997. Depuis de nombreuses années, il enseigne la médecine anthroposophique à la Clinique Lukas à Arlesheim et à la Filderklinik à Stuttgart. Le docteur Wolff est également connu pour ses conférences, ses séminaires et ses cours dans la plupart des pays européens, aux Etats-Unis et en Amérique du Sud.

Maladie et destin

Quel est le lien entre ma maladie et mon individualité?

Otto Wolff

Sommaire

L'angoisse du malade	3
La maladie est généralement considérée comme étrangère et hostile	4
Les infections	4
La faute est aux agents pathogènes	4
L'hérédité	5
Le cancer	6
Un regard dans la coulisse: le corps et l'âme	7
Penser de manière analytique ou globale?	7
L'importance de l'âme	9
Le danger du refoulement	11
Système immunitaire et cancer	12
L'influence de l'environnement	13
Les allergies	13
Le rôle de l'alimentation	13
Les maladies peuvent fortifier	14
Guérir signifie surmonter la maladie	15
L'être humain: une individualité d'essence spirituelle	15
Les maladies fortuites	17
Les maladies d'enfants	18
Une chance d'évoluer	18
La mort, une fin?	20
Qu'est-ce que le destin?	20
 Brochures disponibles	 24

L'angoisse du malade

Il est rare de nos jours que l'on mette en rapport une maladie avec le destin, bien que pour certaines personnes cette question soit d'une importance capitale.

Aujourd'hui on demande plutôt à connaître les causes de la maladie découvertes par la science. Mais entre les résultats de la science cano- nique et le destin, des contradictions infranchissables semblent exister.

Il arrive que les patients se posent des questions lancinantes: Pour- quoi suis-je affecté par telle maladie? Ai-je fait une erreur? Cette maladie est-elle une punition? Et pourquoi cet homme malhonnête ou ce criminel jouit-il d'une santé de fer? Pourquoi y a-t-il des maux comme les maladies et les douleurs? Pourquoi cela existe-t-il encore aujourd'hui? Comment Dieu – à supposer qu'il y en ait un – peut-il tolérer cela?

Tracassé par des questions de ce genre, le malade n'est guère satisfait d'apprendre que sa maladie est due à un virus, à la déficience d'un organe, à un trouble de la circulation sanguine ou de la régulation hormonale, etc. Dans bien des cas pourtant, ces réponses sont tout à fait pertinentes car elles sont le résultat de recherches scientifiques intensives. Mais les questions soulevées plus haut ne trouvent là pas d'explications satis- faisantes, ces dernières renvoient simplement le problème du sens ou de la cause de la maladie sur un autre plan. La réponse pourrait tout aussi bien se situer dans le futur. Ceci évoque un vieux problème de la philosophie: on pensait qu'une chose pouvait s'expliquer par le passé mais aussi être conditionnée par le futur et on distinguait la causalité de la finalité. La science contemporaine cherche uniquement les causes qui ne peuvent être trouvées que dans le passé, et néglige complètement le but qui, lui, se découvre dans le futur. Cette manière de penser est car- actéristique pour notre époque.

Les exemples qui suivent serviront à illustrer ce que l'on entend aujourd'hui par la cause d'une maladie.

La maladie est généralement considérée comme étrangère et hostile

Les infections

Bien que la période des grandes épidémies soit révolue – abstraction faite du sida qui est une épidémie moderne –, il existe encore des maladies infectieuses comme la grippe, la rougeole, l'entérite, pour ne citer que quelques exemples. Si l'on demande à un patient ou à un médecin pourquoi quelqu'un souffre d'une de ces maladies, on reçoit très souvent la réponse qu'il s'est infecté, donc qu'il a été «contaminé».

Pourquoi en arrive-t-on à affirmer cela? Certainement parce qu'on a entendu dire qu'il existe des bactéries, des virus ou d'autres organismes qui sont présentés comme «causes de maladies» et même rendus visibles. De manière un peu différente, le même processus peut être décrit pour le rhume des foins: quand un élément extérieur, étranger et «vivant», dans ce cas le pollen, pénètre notre organisme, les troubles qui en résultent sont connus sous le nom de rhume des foins. Toutefois celui-ci ne fait pas partie des infections mais des allergies.

Cette conception moderne de la maladie a été confirmée par le microscope, car autrement les bactéries et les virus resteraient invisibles. C'est grâce à cet instrument que ces agents pathogènes ont pu être mis en évidence. Aujourd'hui il est donc clair que sans bactéries, virus ou pollens, des infections ou des allergies ne se manifestent pas. Mais ceci n'est vrai qu'à moitié, car que veut dire le mot «infection»? Au sens littéral il signifie «mettre dedans». Tout de suite alors surgit la question de savoir qui fait entrer les bactéries, les virus ou les pollens et à quel endroit? Ou en d'autres termes: Qu'est-ce qui fait que ces micro-organismes pénètrent notre corps? Est-ce parce qu'ils «décident» d'envahir tel être humain mais d'en épargner un autre?

Certes, personne ne pense de manière aussi simpliste, mais on agit comme s'il en était ainsi. Les traitements usuels des infections se concentrent essentiellement et presque exclusivement sur la lutte contre les bactéries, la plupart du temps à l'aide d'antibiotiques qui, comme leur nom l'indique, sont dirigés contre la vie. Cette façon d'agir laisse de côté l'être humain malade. C'est en cela que ces traitements sont à moitié vrais, car, en réalité, ils restent limités aux bactéries et ignorent l'organisme malade.

La faute est aux agents pathogènes

Fait révélateur, cette conception de la maladie n'est apparue qu'il y a 150 ans environ. Au début elle eut beaucoup de peine à s'imposer face aux théories scientifiques de l'époque, défendues notamment par Virchow qui,

lui, expliquait la maladie comme venant de la cellule. Si cette nouvelle idée s'est quand même établie relativement en peu de temps, c'est en grande partie pour un motif psychologique: Personne n'est volontiers fautif de quoi que ce soit. Si ce sont maintenant des agents pathogènes qui portent la responsabilité de la maladie et sont à l'origine de celle-ci, comme ils ne peuvent répondre à cette accusation, l'être humain se sent «dés-ponsabilisé»; chez lui, tout est en ordre. Cette attitude a favorisé l'idée que la cause de la maladie n'est plus à rechercher en l'homme, elle se trouve à l'extérieur. Le patient n'a en réalité aucun rapport avec sa maladie, il est la triste victime des agents pathogènes. L'être humain comme être actif et comme participant n'est pas pris en considération.

Si l'on explique les choses de cette manière, certaines questions fondamentales restent sans réponse. Qui, dans le cas d'une épidémie, d'une vague de grippe par exemple, transmet le virus au premier malade? Et dans ce même cas, pourquoi la contagion ne rend-elle pas tout le monde malade? Pourquoi seules quelques personnes souffrent-elles du rhume des foins au printemps, alors que toutes respirent des pollens? Et pourquoi ces maladies deviennent-elles de plus en plus fréquentes?

Les conséquences de cette manière de penser se répercutent jusque dans la sphère sociale. Elle influence notre comportement. Si quelqu'un tousse ou éternue, vite il est soupçonné de pouvoir transmettre une maladie même s'il s'agit, dans son cas, d'une simple toux d'irritation – il faut s'en distancer. La même crainte existe envers les porteurs d'inoffensives éruptions cutanées; elle s'intensifie de manière grotesque face aux malades atteints du sida, que l'on évite bien qu'il soit prouvé qu'en dehors des relations intimes, cette maladie n'est pas contagieuse. Tout cela au prix de grandes souffrances psychiques et de lourds problèmes sociaux. C'est ainsi que débute et se nourrit la peur des bactéries, des virus, des pollens, des plantes vénéneuses, des animaux, même des êtres humains qui nous entourent et finalement de toute la nature. «Protection» et «assurance» deviennent alors des slogans de salut, sans que l'on remarque toutefois que l'homme s'isole de plus en plus de son environnement.

Le déplacement de la cause de la maladie à l'extérieur du corps ne contribue pas à expliquer les vraies conditions de celle-ci mais en exclut l'être humain qui devrait se trouver au centre des préoccupations.

L'hérédité

Il se passe quelque chose de semblable dans les maladies où l'hérédité joue un rôle. Aujourd'hui on connaît exactement le processus de transmis-

sion des caractères héréditaires. La structure de l'ADN* est déchiffrée, jusque dans la séquence des différents acides aminés. Si un seul de ces composants, c'est-à-dire un acide aminé, est mal placé, ce défaut peut être transmis. Si quelqu'un est atteint ou porteur d'une maladie héréditaire, il est également évident qu'il n'y est pour rien; cela vient de son ascendance, c'est-à-dire de ses parents, grand-parents, etc. Dans ce cas, la cause de la maladie n'est pas externe mais se situe en arrière dans le temps. Là aussi, l'être humain n'a aucun lien avec sa maladie. La conséquence logique de cette théorie est que les enfants déjà rendent leurs parents responsables de telle ou telle malformation ou faiblesse qu'ils ont héritée. Ce qui est intéressant, c'est que l'on entend ce reproche seulement dans les cas de dispositions négatives, les talents que l'on possède étant – évidemment – plutôt attribués à son propre mérite. Il ne s'agit pas ici de mettre en doute l'existence de l'hérédité. Celle-ci est une réalité. La problématique se situe dans le fait que cette connaissance ne suffit pas à expliquer l'apparition de déficiences ou de talents chez un individu. Cet exemple, comme le précédent, montre que bien souvent l'interprétation de faits manifestes est détournée pour des raisons psychologiques.

Le cancer

L'attitude n'est pas très différente envers les maladies internes. Prenons l'exemple du cancer qui est l'une des maladies les mieux étudiées. On sait qu'une prolifération cellulaire qui, sans frein, envahit également les autres organes, est à l'origine de cette maladie. C'est pour cette raison que ce processus est qualifié de «malin». Selon la logique de la pensée contemporaine, on a recherché la cause de cette maladie dans les cellules et l'on a découvert que celles-ci se divisent beaucoup plus souvent que les cellules saines. Pourquoi en est-il ainsi?

On a observé que la mitose (division cellulaire) était induite par le noyau de la cellule. Grâce à des microscopes toujours plus puissants et à des analyses de plus en plus fines, on en connaît aujourd'hui toutes les étapes. On connaît les plus minuscules organites de la cellule, on peut décrire exactement le processus de la division cellulaire, on sait quelles substances ou quels enzymes l'influencent et bien plus encore. On peut même savoir pourquoi tel enzyme est bloqué ou ne peut être synthétisé. On parle d'une erreur du métabolisme. Mais pourquoi ce

*ADN (acide désoxyribonucléique): longue molécule en forme de double hélice. Les deux brins hélicoïdaux sont formés de groupements phosphate et de sucre désoxyribose; ils sont reliés par des paires de bases adénine-thymine ou cytosine-guanine qui servent à stocker, par leur séquence, «l'information héréditaire».

dernier se trompe-t-il? Un métabolisme peut-il réellement faire une erreur? Pourquoi un enzyme pourrait-il avoir l'idée d'agir autrement ou de rester inactif? Et pourquoi des cellules décideraient-elles soudainement de devenir malignes? Ces dernières, tout comme les bactéries, les virus et les pollens, sont incapables d'agir par elles-mêmes. Bien sûr on connaît la mutation qui est une modification subite et transmissible de la cellule. On peut même l'influencer par des rayons X ou des substances cytotoxiques. Mais tout cela n'explique pas encore pourquoi des mutations peuvent apparaître tout à coup, sans influence extérieure perceptible, chez un être humain jusqu'alors en bonne santé.

La recherche des causes de la maladie dans les plus petits éléments de la cellule ne mène à aucun résultat concluant sur la maladie en soi, tout comme leur transfert à l'extérieur (bactéries, pollens, etc.) ou en arrière dans le temps (hérédité).

Un regard dans la coulisse: le corps et l'âme

Penser de manière analytique ou globale?

Par une méthode se basant sur l'analyse qui repose sur l'examen de substances décomposées en éléments toujours plus petits, on peut faire des découvertes importantes et qui aident à comprendre le **chemin** qu'emprunte la maladie pour se développer. Mais on n'arrivera jamais, de cette manière, à approcher l'**être** de la maladie ou à découvrir la **cause** de son apparition. Car la cause ne se trouve ni en dehors de l'organisme (agents pathogènes), ni dans les substances (gènes, mutation cellulaire). Tous ces éléments sont subordonnés à l'organisme qui, dans sa totalité, organise la vie et agit jusque dans la substance.

Le mot ancien «substance» veut dire «ce qui se tient en dessous», ce qui n'a un sens que si quelque chose se trouve au-dessus, en l'occurrence une force impondérable qui habite la substance et agit à travers elle.

La substance organique est réellement le support de la vie. Cette dernière, invisible, agit comme force formatrice dans la substance. Une observation très simple démontre qu'il en est bien ainsi: Différentes personnes peuvent absorber la même nourriture mais elles formeront, à partir d'aliments identiques, un organisme différent, c'est-à-dire individuel; elles ont une digestion individualisée et élaboreront aussi des protéines individuelles. On cite volontiers, sans trop réfléchir, cette phrase du philosophe Ludwig Feuerbach, dont les idées étaient fortement imprégnées de matérialisme: «L'homme est ce qu'il mange». Cette phrase ne fait que souligner

combien la faculté d'observation des êtres humains est peu développée et combien la réflexion personnelle se révèle pauvre. Le plus pur matérialisme se cache dans ce jeu de mots dont l'affirmation contient une vérité insignifiante. Finalement la phrase se résume à la constatation que l'être humain peut être influencé par son alimentation, ce qui est une banalité. La vie confirme à chaque instant que l'homme ne devient pas ce qu'il mange: il peut manger tant et plus de carottes, il ne sera jamais une carotte pour autant!

Dans le cas présent, il manque la connaissance nécessaire de la nature de la substance et des qualités qui agissent dans l'organisme. On peut également l'observer dans le cas du rachitisme. On sait que chez un enfant rachitique, les os restent «mous» par carence en phosphore et en calcium. On peut essayer de faire avaler à cet enfant des kilos de ces éléments «manquants», sans obtenir une amélioration. On peut en déduire que ce n'est pas la carence en phosphore et en calcium qui est la cause de la maladie mais l'incapacité de l'organisme de les assimiler et de les transformer. Si l'enfant reçoit assez de lumière ou une quantité infime de vitamine D, ils peuvent être absorbés, transformés et utilisés par l'organisme.

Pourquoi une quantité minime d'une substance donnée peut-elle agir? Parce que ce n'est pas la substance en soi qui agit mais ce qui est agissant en elle, dans le cas précis, la force de la lumière. C'est pour cette raison qu'avant la découverte de la vitamine D, on pouvait guérir les enfants atteints de rachitisme en les exposant à la lumière, donc avec une qualité et non avec une substance. D'autre part, même la production de vitamine D synthétique est impossible sans exposition au rayonnement UV, ce qui montre que, même dans cette substance, c'est la lumière qui est la force agissante. A cause de cela, on considérait autrefois la vitamine D comme de la «lumière du soleil ensorcelée dans l'éprouvette».

Avec l'utilisation des hormones, les choses se passent de manière quelque peu similaire: également administrées en très petites quantités, elles ont un effet puissant. Dans le cas des hormones, ce n'est pas la lumière qui est agissante; ce sont d'autres qualités de forces qui entrent en action. Le monde de ces qualités de forces est aussi diversifié que celui des substances et il peut être approché de manière tout aussi différenciée. Les hormones sont les instruments que l'organisme se donne à lui-même et par lesquels il agit.

Pour le problème qui est l'objet de notre préoccupation, cela signifie que la maladie ne dépend pas de substances, non plus de leur manque, mais qu'elle est un problème d'interaction des forces agissantes de l'organisme qui font que certaines substances sont